

A young girl with pigtails, wearing a dark coat and purple leggings, stands on a light-colored concrete walkway. To her right is a wall made of vertical wooden planks. The scene is brightly lit, possibly by sunlight, creating a high-contrast, somewhat washed-out effect in the background.

Alexandre Seurat

# la maladroite

Rentrée littéraire  
2015



la brune au rouergue



## **Présentation**

« Je voudrais me rappeler Diana, mieux que je ne peux en vrai. Je voudrais me rappeler tout ce que Diana et moi nous n'avons jamais fait ensemble, comme si nous l'avions fait. Parfois j'écoute des musiques de notre enfance, et je voudrais que la musique me la rappelle, mais la musique ne me rappelle rien, parce que nous n'étions pas ensemble, nous n'avons pas vécu la même enfance. »

Diana, 8 ans, a disparu. Ceux qui l'ont approchée dans sa courte vie viennent prendre la parole et nous dire ce qui s'est noué sous leurs yeux. Institutrices, médecins, gendarmes, assistantes sociales, grand-mère, tante et demi-frère...

Ce chœur de voix, écrit dans une langue dégagée de tout effet de style, est d'une authenticité à couper le souffle.

Un premier roman d'une rare nécessité.

**Alexandre Seurat**

*Né en 1979, Alexandre Seurat vit à Angers.*

Graphisme de couverture : Olivier Douzou

Photographie de couverture : © Bjanka Kadic/Millennium Images Library

© Éditions du Rouergue, 2015

ISBN : 978-2-8126-0947-3

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Alexandre Seurat



la maladroite

la brune au rouergue



## Prologue





#### L'INSTITUTRICE

Quand j'ai vu l'avis de recherche, j'ai su qu'il était trop tard. Ce visage gonflé, je l'aurais reconnu même sans son nom – ces yeux plissés, et ce sourire étrange – visage fatigué, qui essayait de dire que *tout va bien*, quand il allait de soi que tout n'allait pas bien, visage me regardant sans animosité, mais sans espoir, retransché dans un lieu inaccessible, un regard qui disait, *Tu ne pourras rien*, et ce jour-là j'ai su que je n'avais rien pu. Sur la photo, elle portait un gilet blanc à grosses mailles, autour du cou un foulard noué au-dessus de sa chemisette, une tenue incongrue, d'adulte – pas d'enfant de huit ans – mais surtout, cette manière bizarre de se tenir, les bras étrangement croisés, comme quelqu'un qui se donne une contenance. L'image me rappelait sa façon pathétique de faire bonne figure, alors qu'elle avait mal partout, que son malaise transparaisait de chacun de

ses gestes maladroits, et raidissait ses membres – on voyait tout de suite qu’elle avait quelque chose de cassé. J’ai pris le journal, je l’ai tendu machinalement au type qui tient le kiosque, incapable de répondre à ce qu’il disait, que je n’entendais pas, il n’a pas insisté. L’avis de recherche indiquait : *Yeux bleus, cheveux châtain clair, de forte corpulence, vêtue au moment des faits d’un tee-shirt rose à manches longues, d’un jean bleu et de ballerines à pétales de fleurs noires*, et tout y sonnait faux, fabriqué. J’ai pensé à ceux qui l’avaient connue, qui avaient tenté quelque chose, et qui, d’un coup, en voyant ça – ce jour-là ou un autre qui allait suivre, car dans les jours suivants il y aurait partout ce même visage gonflé de Diana, les mêmes bras bizarrement croisés, le même foulard noué glissé dans le gilet blanc à grosses mailles – allaient comprendre qu’à présent c’était trop tard (l’équipe de l’autre école à qui nous avons écrit quand elle avait été retirée de la nôtre) – j’aurais voulu appeler quelqu’un, mais je ne savais pas qui, je ne bougeais pas. À quelques pas de là, j’ai eu une nausée brutale, je me suis assise, j’ai mis du temps avant de me relever, de rentrer chez moi. Et retourner le lendemain en classe, faire face à la vingtaine et quelques de petits visages, qui commençaient seulement à se différencier, puisque je les voyais depuis deux semaines seulement, des visages ennuyés, attentifs, souriants ou rétifs, incompréhensifs ou gais, et qu’il fallait que je guide ensemble dans la même direction – tout m’a semblé insurmontable d’un coup, et voué à l’échec. Tout ce que je faisais depuis que je fais ce métier m’est apparu voué à l’échec. Diana était différente de tous ceux qui vont bien, qui m’attendrissent

et qui m'agacent, de ceux qu'on guide un bout de chemin, et qui en garderont un souvenir reconnaissant ou ennuyé, et voguant sans difficulté, impatients, vers la suite. La première fois que je l'avais vue, avec son visage gonflé, j'avais immédiatement pensé à la grossesse d'une mère alcoolique – mais il y avait le petit doigt qu'elle ne pouvait plus plier (*une chute de la chaise haute, le médecin a dit que ça se remettait rapidement*), il y avait sa démarche en canard, et cette boulimie de goûters en cachette. Diana ne simulait pas – et elle simulait tout, elle mentait tout le temps – et elle ne savait pas mentir, elle entra dans ma classe, souriante, enthousiaste, comme si elle allait tout y recevoir, comme si elle attendait d'y recevoir plus que jamais personne ne pourrait lui donner – et prête à tout donner. Alors, bien sûr, les autres enfants se moquaient d'elle, et des autres enfants j'aurais voulu la protéger, j'aurais voulu lui dire comment se comporter, comment éviter leurs moqueries, je lui disais, *Diana*, mais face à elle toute parole mourait dans ma gorge. Plus tard, il m'est arrivé de la reprendre durement pour une bêtise, et je me souviens seulement de la douleur cuisante, quand son regard se levait avec le sentiment d'une incompréhension soumise, d'une injustice brûlante mais d'un consentement aussi, au bord de me tirer les larmes, elle était tellement loin de tout. En quinze jours de classe, j'avais compris, les bleus, les bosses, quand j'y repense j'ai l'impression que tout s'est déroulé à travers un cauchemar. Alors, je ne vois plus ma classe, mes élèves se figent en noir et blanc – et parmi eux, il y a Diana : elle est la seule à ne pas être en noir et blanc et à ne pas être immobile, je la

sais en danger, elle me regarde, comme si elle guettait de moi ce que je peux faire, ce que je vais faire. Mais dans le cauchemar, je sais que tout est déjà trop tard pour elle, elle me regarde, et je ne peux rien faire, et je voudrais qu'elle me pardonne.